

photographie**Raymond Depardon, de Berlin à l'Élysée**

Il se dit timide mais parle à merveille de son métier. Confessions de Raymond Depardon, photographe et documentariste, dans le brouhaha d'un café parisien.

L'exposition Dieuzaide-Doisneau a eu un énorme succès à Toulouse. Pourquoi la photographie documentaire plaît-elle autant au public ?

Les gens aiment beaucoup la photo. Au Mucem, pour « Un moment si doux », ils refusent du monde tous les dimanches. Dès qu'on fait une expo sur les Français, ils viennent en masse. A Marseille, j'ai passé une semaine dans la rue à faire des photos. Les gens aiment bien voir leur ville, ce qu'ils vivent. On pourrait faire la même chose à Toulouse ou à Lille. J'ai pas attendu le scoop, le Fragonard qu'on a peut-être deux fois dans sa vie. J'ai mis des gens qui marchent, des gens sympathiques, de différentes communautés.

Est-ce plus difficile de photographier dans la rue ?

Non. Cela s'est arrangé par rapport à une période qui a été un peu hystérique, dans les années 90. A Marseille, des gens se sont reconnus. Ils sont venus me voir. Je leur ai donné un tirage, je leur ai dédié le livre. Des visiteurs de l'exposition ont vu leurs parents, d'une ancienne génération, sur une photo prise à la terrasse d'un café. J'étais à côté de ces deux vieilles dames avec mon Rolleiflex. Elles ne se sont aperçues de rien. Selon la loi, pour nuire à ces personnes, il faudrait un préjudice. Ce n'est évidemment pas le cas. Il est vrai qu'il faut prendre certaines précautions. J'ai photographié des enfants mais j'ai essayé de le faire un peu de dos. Il faut y penser même quand il s'agit d'une petite fille qui mange une glace avec sa maman.

Quels sont vos premiers souvenirs de Berlin ?

Quand j'y suis arrivé pour la première fois, j'avais 19 ans. Je venais de Hambourg où j'avais fait du « chien écrasé », à savoir des inondations. Robert Kennedy devait se rendre à Berlin pour des repérages avant le voyage de son frère, le président. Je me suis rendu dans le secteur français en taxi. Sans le faire exprès, je suis tombé au cœur du partage douloureux de la ville. A ma grande surprise, alors que le Mur est commencé, je vois les autorités de l'Est tendre de

grandes toiles afin que les habitants ne voient pas ce qui se passe à l'Ouest. Je ressens une tension incroyable.

En 1989, vous réalisez une photo emblématique de la destruction du Mur. Qu'elle était l'atmosphère alors ?

Le taxi me dépose près de Podzdamer Platz. L'atmosphère était bizarre. Côté Ouest, tout le monde monte sur le mur en s'aidant car il était haut. A l'Est, des Vopos surveillent sans arme et regardent passer les gens de l'Ouest. Je vois ce jeune qui hurle son appétit de liberté. Beaucoup de gens tapent sur ce mur de béton, si dur. C'est novembre, c'est comme une promenade d'automne avec tout ce monde qui longe le mur. Je retourne dans le Secteur français, ce lieu terrible où tant de gens sont morts en voulant quitter la RDA. Le lendemain, ceux de l'Est peuvent eux aussi circuler. On les reconnaît à leurs blousons en Denim de mauvaise qualité. Ils viennent en couples, s'arrêtent et éclatent en sanglots. Ces gens, si disciplinés, n'y croyaient pas. D'un seul coup, ils retrouvaient les gens de l'Ouest et les embrassaient. Ils regardaient les vitrines, prenaient le métro aérien. Les jeunes riaient, ébahis. Ils discutaient beaucoup. C'était nouveau cette grande solidarité. Le soir, ils revenaient, ils rentraient chez eux.

Pensez-vous que la photographie conserve ?

Ce qui conserve, c'est d'écrire, ce qui est le cas de beaucoup de photographes comme Doisneau ou Sieff. Et puis de marcher. Etre photographe c'est être ouvert sur le monde, lutter contre les préjugés, accepter d'en voir des vertes et des pas mûres. C'est un drôle de rapport au temps, philosophique, cosmique : ce qu'on photographie appartient instantanément au passé. Mon temps présent est le plus faible : je suis dans le passé avec les photos que j'ai faites et dans le futur avec mes projets. Dans ma jeunesse, j'étais toujours embarrassé d'être avec une fille au café.

Propos recueillis par Jean-Marc Le Scouarnec

Livres « Berlin », Seuil, 288 pages, 48€ et « Méditerranée », éditions Xavier **Barral**, 122 pages, 25 €.

« Etre photographe c'est être ouvert sur le monde, lutter contre les préjugés. »